

quand, d'un côté, il devait lui imprimer une direction conforme aux nécessités de la situation et que, d'autre part, il recevait des instructions contraires émanées de la plus haute autorité.

Palais des Tuileries, le 15 mai 1866.

Mon cher Maréchal,

J'ai reçu votre lettre du 9 avril, qui me donne bien peu de renseignements sur l'état actuel du Mexique et sur les mesures à prendre pour rendre l'évacuation de nos troupes moins préjudiciable à la consolidation de l'Empire.

J'ignore l'époque à laquelle vous jugerez convenable de quitter le Mexique; mais, soit que vous restiez, soit que vous transmettiez le commandement au général Douay, je pense qu'il faut faire tous ses efforts pour pacifier le Mexique avant le départ de nos troupes.

Parmi toutes les lettres que les officiers écrivent à leurs parents ou à leurs amis, j'en ai remarqué une qui m'a semblé pleine de bon sens. J'en extrais le passage suivant parce qu'il est complètement conforme à mes opinions :

« Enfin, voulez-vous que je vous résume l'opinion de tous, la
« voici : partant de ce principe qu'il faut évacuer le pays, mais
« cependant en le laissant dans les conditions les plus favorables
« à ce que nous sommes venus établir, tout le monde est d'avis
« ici qu'il faut faire une grande râfle ici et surtout une râfle de
« têtes. Il faut abattre Regulès dans le Michoacan, Corona
« dans le Sinaloa, Mendez dans le Tamaulipas, Escobedo dans
« le Nouveau Léon, et deux ou trois autres encore au plus. Pour
« y arriver, qu'on fasse des colonnes et qu'on les confie avec
« plein pouvoir à des officiers intelligents. Chacun s'accro-
« chera à son dissident, et, avec des jambes et de l'argent,
« l'aura bientôt jeté à bas. Les Mexicains sont incapables de
« le faire, nous seuls nous pouvons y arriver. On fera ainsi
« table rase et on pourra s'acheminer vers la Vera-Cruz, lais-

« sant le pays aussi calme qu'il peut être. Si on ne fait pas
« ainsi, apprêtez-vous à apprendre de grands désastres, au
« moment de l'évacuation, et des représailles terribles. Outre
« qu'une telle conduite ne serait rien moins que politique, il
« serait honteux pour le Drapeau français d'être venu ici se
« promener pendant quatre ans, compromettre une masse de
« gens et les laisser ensuite sans défense devant des rebelles
« que nous aurions oublié d'assommer et qui n'attendent que
« notre départ pour entrer en guerre avec toutes leurs forces. »

Il est donc bien essentiel de ne pas perdre un moment pour opérer la pacification du pays. Je ne me dissimule pas les difficultés inhérentes à un pays si étendu. Mais enfin il faut tâcher de faire ce que l'on peut.

Recevez, mon cher Maréchal, l'assurance de ma sincère amitié.

NAPOLÉON.

Si nous n'avions pas sous les yeux l'original même de cette lettre, nous révoquerions en doute l'authenticité d'un pareil document. Fallait-il que Napoléon III fût exaspéré par les déceptions sans nombre, par les incessantes contrariétés que lui apportait cette conception de son esprit, dont les résultats étaient si éloignés de ses primitives espérances, pour qu'il fît l'honneur à ce correspondant de hasard de recopier un passage d'une lettre si bizarre, si insensée, si dépourvue de raison? On peut cette fois affirmer hardiment que ce n'était pas du général Douay que venaient de pareils avis : ce n'est pas l'officier général qui avait assisté, depuis le mois de juin 1862, aux péripéties de la lutte entreprise contre les défenseurs de la République mexicaine, et qui, malgré des défauts que nous signalerons sans faiblesse, quand il le faudra, avait

montré de la tenacité et de la bravoure en maintes occasions, qui eût traité de promenade militaire l'action périlleuse de notre armée pendant les quatre années qui venaient de s'écouler.

Le projet de faire une grande « râfle de têtes », en comprenant dans ces têtes celles de chefs commandant à des troupes régulières comme Regulès, Mendez, Corona et Escobedo, ne pouvait germer que dans l'esprit déséquilibré d'un militaire dépourvu de responsabilité. C'était quelque chose d'analogue au projet du colonel du Pin : remèdes d'empiriques auxquels parfois l'esprit s'attache dans les cas désespérés.

Il faut dire, à la louange du maréchal Bazaine, que, s'il éprouva un grand embarras à la réception de conseils qui eussent pu passer pour des ordres, il ne songea pas un seul instant à les mettre à exécution. Mieux que personne, il savait toutes les ressources qu'offrait le Mexique à ses défenseurs indigènes, et, depuis trop de temps on les chassait « avec des jambes et de l'argent, » sans parvenir à les détruire; il ne pouvait admettre sérieusement qu'on lui imposât de recommencer des expéditions coûteuses et dangereuses, destinées à un avortement certain.

Mais cette lettre de Napoléon III, inutile quant à son objet, lui révélait, ou plutôt lui apportait une preuve nouvelle des périls de sa situation. On était trop porté en France à juger les affaires du Mexique par ce qu'en disaient les correspondances particulières; or, il était à craindre que ces écrits, émanés de personnes incapables, par leur situation, de connaître le

fond des choses et de porter un jugement d'ensemble, ne lui fussent défavorables. Il le redoutait quelque peu, et l'avenir ne donna que trop raison à ses craintes.

Plus libre d'esprit, moins touché des déceptions éprouvées, plus calme et plus pratique que son souverain, le maréchal Randon voyait avec perspicacité les inconvénients de ces rapports, provenant de gens qui, s'abritant derrière leur irresponsabilité, n'y apportaient ni impartialité ni circonspection. Il comprenait les doutes qui devaient assaillir le maréchal Bazaine, et s'en expliquait avec lui franchement et loyalement. À la suite de la lettre officielle du 15 mai, il ajoutait de sa main ce post-scriptum :

... Il me tarde de savoir le parti que vous prendrez après la réception de ma dernière lettre en ce qui concerne la continuation de votre séjour au Mexique. Il me semble, d'après vos dernières dépêches, que vos relations avec l'Empereur sont devenues plus fréquentes et qu'il désirera vous conserver à la tête des troupes aussi longtemps qu'il y en aura au Mexique.

Les lettres particulières, même adressées en haut lieu, abondent en France : l'une d'elles affirme que le commandant de B., quand il a été tué, était dans un état d'intempérance des plus regrettables. Je me demande comment ce fait, en admettant son exactitude, peut être connu, car il n'est revenu personne de cette malheureuse affaire...

Cette déplorable tendance des subordonnés à critiquer les actes de leurs chefs, loin d'être encouragée, eût dû être sévèrement réprimée : elle est destructive de toute autorité et de toute discipline. Elle énerve le commandement et elle émousse l'obéissance. Mais

d'autre part, pour être juste, il faut se rendre compte des inquiétudes qui assaillaient Napoléon III à une aussi grande distance des événements, et il n'était que trop naturel qu'il cherchât à se renseigner par tous les moyens possibles. C'est une tendance de l'esprit humain dont il faut bien reconnaître la force.

L'amélioration des rapports entre Maximilien et le Maréchal signalée dans la lettre du Ministre était à ce moment très réelle. La maréchale Bazaine venait d'accoucher, et, le 20 juin, l'Empereur et l'Impératrice se faisaient un devoir de tenir sur les fonts baptismaux l'enfant qui venait de naître. Cette part que prenaient les souverains à un événement purement privé montre un retour de confiance et de cordialité. On peut le croire sincère : en tous cas, il ne fut pas durable.

Maximilien s'efforçait parfois de conquérir les esprits par ces actes de générosité ou de condescendance si faciles aux souverains. Vers cette même époque, il saisit assez habilement deux occasions de plaire aux Mexicains.

D'abord, ayant appris la mort de M. Jesus Teran, dont le patriotisme était partout populaire, il fit insérer dans le *Diario* du 1^{er} juin un article nécrologique des plus élogieux ; il y était fait une heureuse allusion à la situation :

M. Jesus Teran avait été reçu à Miramar par l'Empereur, qui reconnut immédiatement en lui un homme intelligent, honnête et vraiment ami de sa patrie ; il a voulu rester en Europe, loin des agitations des partis, loin des iniquités, de la dévastation et des ruines dont sont responsables beau-

coup de ceux qui l'accompagnèrent dans la vie publique et qui soutinrent la guerre civile. *Il ne sympathisa jamais avec les Américains du nord et écrivit nettement à S. M. qu'il considérait leur ingérence dans les affaires mexicaines comme la mort de sa patrie.* Il a malheureusement fini ses jours loin d'elle.

En même temps qu'il louait ainsi un patriote, il octroyait une pension à la veuve du général Zaragoza, lequel, on s'en souvient, s'était illustré dans la première défense de Puebla. Il espérait ainsi, en se rendant solidaire des gouvernements qui avaient précédé le sien, rallier quelques dissidents. La mesure n'était pas mauvaise, mais, dans la situation où l'on se trouvait, elle ne produisit d'autre effet que de mécontenter quelques jaloux.

Maximilien prononça quelques paroles heureuses lors de l'inauguration de la première section du chemin de fer de Chalco, destiné à relier San-Angel à la capitale :

... Chaque lieue de chemin de fer que nous ouvrons à la civilisation, dit-il, est un pas de plus vers la prospérité et la grandeur de la nation, et chacun de ces faits pacifiques vaut plus que de trompeuses utopies et de vaines paroles...

Mais le temps n'était guère propice aux « faits pacifiques », et, quelques jours plus tard, de graves nouvelles parvenaient à Mexico : la division du Nord était détruite. C'était un péril de plus pour l'Empire, un chagrin profond pour l'Empereur ; il ne s'en cacha pas :

... La nouvelle de la destruction presque complète de la division Mejia est venue me surprendre et m'affecter douloureusement. Je fondais sur ces braves troupes une partie de mes espérances pour l'avenir... (*Lettre au maréchal Bazaine, 24 juin.*)

Ce désastre, tôt ou tard inévitable, avait été amené par la nécessité où l'on s'était trouvé de correspondre entre Monterey et Matamoros.

Depuis longtemps les commerçants établis dans cette ville demandaient une escorte qui leur permit de faire parvenir à Monterey un convoi de marchandises destinées à diverses villes de l'intérieur. D'un autre côté, un convoi d'argent attendait à Monterey une force militaire qui pût l'accompagner jusqu'à Matamoros. En outre, les troupes de la division Mejia n'avaient pas reçu de solde depuis la première quinzaine de mai. Le général Douay, d'après les ordres reçus de Mexico, décida que deux colonnes partiraient de Matamoros et de Monterey, se rencontreraient à Mier, feraient l'échange de leurs convois respectifs et reviendraient chacune à leur garnison d'origine. Le général Mejia reçut des ordres en conséquence.

Tandis que la colonne expédiée de Monterey sous les ordres du colonel de Tucé se dirigeait par trois routes sur Mier, le brave Mejia, ayant rassemblé tout ce qu'il pouvait réunir de troupes, ne conservait à Matamoros qu'une garnison insuffisante et confiait à 1 300 Mexicains et 300 Autrichiens la garde du convoi de marchandises.

Le colonel de Tucé avait envoyé des courriers afin

de concerter avec le général Olvera, commandant du détachement austro-mexicain, les mouvements destinés à faciliter leur jonction; par malheur, ces courriers étaient tombés entre les mains d'Escobedo. Celui-ci, averti, songea à profiter de l'occasion que lui offrait le hasard.

La troupe austro-mexicaine cheminait lentement sous un soleil torride; pendant les premiers jours, elle n'aperçut aucun ennemi. Tout à coup, le 14 juin, l'arrière-garde reçoit quelques coups de fusil; le 15, un gros de dissidents se montre. Le général Olvera s'arrête, fait reposer ses hommes, puis repart le lendemain de grand matin: les Autrichiens ouvrent la marche.

A peine se sont-ils mis en mouvement que des hauteurs voisines s'élance une nombreuse cavalerie. Deux pièces de canon tirant à mitraille arrêtent le premier élan de l'ennemi, mais bientôt de fortes colonnes d'infanterie apparaissent de tous côtés. Ici, des Mexicains, là des nègres, restes de l'armée fédérale, tous se ruent sur la petite troupe, qui résiste courageusement. Mais bientôt la trahison fait son œuvre; un bataillon mexicain, suivi bientôt par celui des zapadores, crie: *Viva la Libertad!* et charge les Autrichiens. En vain ceux-ci montrent-ils, chefs et soldats, un courage héroïque. Décimés, ils ne peuvent résister plus longtemps. Ils mettent bas les armes et sont faits prisonniers. Le guet-apens organisé par Escobedo a admirablement réussi.

Le général Olvera parvient à s'échapper avec une centaine de cavaliers, et, le 17, il rentre à Matamoros

où il apporte la nouvelle de cette lamentable déroute.

La garnison déjà si faible, se voyant encore diminuée, se montre découragée. Que peut Mejia avec quelques centaines d'hommes démoralisés en face des troupes victorieuses d'Escobedo ? De plus, la population tout entière, qui craint les horreurs d'un siège et surtout d'une prise de possession de vive force, pèse de tout son pouvoir sur l'esprit du gouverneur. La presque unanimité des notables, réunis en une façon de conseil de guerre, se prononce pour la reddition. Mejia se soumet.

Reste à discuter les conditions avec l'ennemi : Mejia obtient que lui et ses soldats demeurés fidèles se retireront librement avec armes et bagages sur Bagdad, que la vie et les propriétés des habitants seront respectées. Ces conditions acceptées le 22 juin, la ville est abandonnée aux dissidents le 23. Mejia, de Bagdad, s'embarque pour Vera-Cruz, d'où il remonte à Mexico.

Pendant ce temps le colonel de Tucé, parvenu à Mier, attendait le convoi annoncé : ce fut la nouvelle du désastre qui lui parvint...

Un an plus tôt, un officier français, dans de semblables conditions, se fût précipité à la poursuite des dissidents vainqueurs, et peut-être fût-il parvenu à reprendre le convoi et à venger nos alliés défaits. A cette heure, l'enthousiasme cédait le pas à la prudence. Le colonel de Tucé ne se crut pas en droit de se lancer dans cette aventure, ni de compromettre la sécurité du convoi d'argent qui lui était confié : il ramena sa troupe en arrière.

Puis, il faut bien le dire, si le découragement s'empara parfois des chefs, la démoralisation faisait des ravages affreux, même dans les troupes françaises. Il n'est pas bon de laisser si longtemps des hommes guerroyer plus en partisans qu'en soldats dans des contrées éloignées, où l'absence de surveillance finit tôt ou tard par rendre à leurs instincts les natures grossières difficilement assouplies par la discipline. Les désertions se multipliaient : en vingt jours, 82 hommes du régiment étranger avaient passé aux États-Unis.

Un post-scriptum du général Douay, dans sa lettre du 30 juin, datée de Saltillo, en dit bien long sur cette situation :

P.-S. 5 juillet. — Les désertions continuent. On m'en signale onze à Matehuala, cinq à Monterey, trois à Saltillo. Un déserteur repris a été fusillé. Deux embaucheurs mexicains ont été pendus. J'ai approuvé ces exécutions.

Ce n'était pas seulement des engagés de nationalités étrangères qui trahissaient ainsi leur devoir : des Français, las d'un service pénible, épris de vie libre et indépendante, cédaient aux suggestions perfides des dissidents et désertaient le drapeau de leur pays. C'est à peine si des mesures énergiques parvenaient, non à supprimer, mais à enrayer le mal.

Des insuccès, comme la perte de Matamoros, n'étaient pas faits pour ranimer les courages ébranlés des rares partisans restés fidèles à Maximilien. Une autre conséquence de la reddition de cette place ne fut pas

moins sensible, dans la pénurie croissante du Trésor mexicain; Matamoros était, après Vera-Cruz, le port dont les douanes rapportaient le plus. Pouvait-on le reprendre? Fallait-il le tenter? Le maréchal Bazaine y songea.

Les mois d'août et de septembre étaient une époque favorable; le général Douay avec sa division était à Saltillo; de là, on pouvait se mettre en marche vers le nord...

Mais les objections se présentèrent en foule à l'esprit du Maréchal. D'abord, Mejia affirmait que c'était folie de se lancer dans ces parages dangereux sans avoir au moins une douzaine de mille hommes à sa disposition; de plus, une expédition aussi importante était en contradiction avec les ordres reçus de France; puis, en admettant qu'on rentrât dans Matamoros, il faudrait se résoudre à l'évacuer de nouveau au bout de quelques mois, lors de la retraite définitive des troupes françaises. A quelles représailles n'exposerait-on point alors la malheureuse ville?

Et cependant, il en coûtait au Commandant en chef de ne rien faire et de paraître accepter avec résignation cet échec et cet affront. Il résolut de s'éclairer par lui-même et de pousser une pointe vers le nord. Il composa une colonne légère qu'il confia au colonel du Preuil: il la devait rejoindre le 2 juillet.

Le 1^{er}, il se présenta au palais pour prendre congé de l'Empereur. Il trouva portes closes: l'Empereur ne le reçut pas. Le prétexte invoqué était une indisposition.

La vérité est qu'un important courrier était arrivé d'Europe la veille. Les dépêches qu'il contenait avaient bouleversé les esprits. L'Empereur était en proie au découragement le plus complet: il sentait de nouveau le terrain se dérober sous ses pieds...